

Pour l'abolition de la société marchande pour une société vivante

(Extraits)

Raoul Vaneigem, 2002

Jamais l'histoire n'a permis de porter un regard aussi pénétrant sur le sort inhumain qui nous est réservé, jamais une telle lucidité ne s'est autant aveuglée sur notre chance de le révoquer.

La tyrannie planétaire du profit mise sur le caractère archaïque des réactions contestataires pour accroître sa puissance en démantelant les secteurs utiles à la société et en propageant une misère existentielle qui multiplie les comportements suicidaires.

Notre seule chance d'abolir la civilisation marchande consiste à favoriser l'émergence d'une civilisation humaine en nous fondant, avec l'intention de la dépasser, sur la seule et véritable nouvelle économie. Le temps est venu d'en prendre conscience : notre richesse réside en une vie affinée par le progrès de la sensibilité et de l'intelligence humaines. Nous n'avons ni à la sacrifier ni à la rembourser au prix de l'infortune. Notre combat n'est plus de survivre dans une société de prédateurs mais de vivre parmi les vivants.

Ceux qui font de la terre un cloaque sont devenus le cloaque de la terre.

La puissance du totalitarisme financier qui s'est étendue aux quatre coins du monde enveloppe la planète d'une atmosphère polluée, véritable nuit et brouillard où les ombres vont et viennent en suivant le cours fluctuant des dividendes.

De moyen indispensable pour se procurer les biens de subsistance, l'argent, fétichisé à l'extrême par la courbe hyperbolique du profit, en est arrivé à n'avoir plus d'autre usage que sa reproduction dans les circuits fermés de la spéculation.

Des ghettos de la misère à la misère des ghettos de luxe, la conscience mercenaire supplante la conscience humaine.

Sans doute est-ce la première fois qu'une prolétarianisation aussi vaste absorbe les couches sociales avec une telle voracité que, par un tour très ordinaire de passe-passe, la représentation spectaculaire du monde a pu suggérer que le prolétariat avait bel et bien disparu. L'argent efface aussi le nom de ses victimes.

La déperdition de la valeur d'usage et la surévaluation de la valeur d'échange ont dépouillé le travail de son utilité et ont privilégié un argent qui travaille seul et dont chacun devient l'inutile et aveugle tributaire.

La vie ne vaut rien mais une vie perdue vaut de l'argent. Voilà la philosophie des affaires. C'est le tout à l'égoût vers lequel s'acheminent, avec une complicité aussi étonnante que consternante, les affairistes des hauts et basfonds et leurs adversaires qui, négligeant de se battre pour vivre, préfèrent mourir en combattant un ennemi d'autant plus invincible qu'il règne dans leur tête et subvertit leurs plus louables intentions.

Quand admettez-vous que l'héroïsme du désespoir est un hommage à la cruauté de l'opresseur ?

Le capitalisme financier sait que sa bulle spéculative peut crever d'un jour à l'autre, que le papier-monnaie encourt un risque de combustion spontanée, que la réalité vécue par procuration est happée par le tourbillon d'une logique mortifère.

Il mise sur le marché de l'anéantissement pour majorer ses ultimes bénéfices. En jouant les Cassandra d'un effondrement programmé, il précipite dans la frénésie des derniers jours consommables et dans l'hystérie de la vie absente ceux qui ont troqué leurs désirs contre une plus-value.

La représentation de la vie sans la vie est, à l'instar de la masse financière sans usage, un trou noir qui avale ce qui passe à portée. Le nihilisme est l'expression du chaos où tout ce qui s'achète et se vend équilibre le néant de l'existence et l'Être suprême de l'argent. L'esprit

mafieux se reconnaît au nombre d'éclopés affectifs crapahutant sur les chemins du « tout est permis pourvu que cela rapporte ».

Quand les organisations mondiales, gérant les flux financiers, menacent le citoyen d'une insécurité croissante, d'un chômage galopant, d'une paupérisation absolue, d'une mort par pollution de l'air, de l'eau, de la terre, en sorte que, apeuré, résigné, crétinisé, il paie tribut à ses bourreaux en échange d'un sursis qui ne vient jamais – la fameuse reprise économique – c'est à un véritable racket que nous avons à faire, et le vieux modèle mafieux retrouve une redoutable efficacité dans le clientélisme auquel aboutit le pouvoir souverain de l'argent fétichisé.

L'alliance des multinationales, des banques, des trafiquants d'armes et de drogues, des dictateurs, des hommes politiques de tous bords forme une entente criminelle mondiale à laquelle prêtent une honorabilité d'interlocuteur valable non seulement les valets de presse et de médias mais ceux-là mêmes qui prétendent les combattre.

Fortes d'une reconnaissance officielle, les mafias traditionnelles n'ont aucune peine à se confondre avec les patrons de multinationales, lesquels se confondent aussi aisément avec la crapule mafieuse. Les fonds versés par la Banque mondiale, le FMI et tutti quanti alimentent les comptes en Suisse, à Jersey ou aux Iles Caimans.

Le dogme de la rentabilité en soi prescrit d'appliquer une politique où l'inutilité lucrative prime l'utilité à mesure que l'absolutisme de la valeur d'échange tend à éliminer la valeur d'usage.

La paupérisation des consciences propage la résignation, le ressentiment, la haine qui, pénétrant jusque dans les factions contestataires, répandent aux quatre coins du monde un climat de servitude volontaire où les variations incontrôlées du profit soufflent pêle-mêle le chaud et le froid.

Le marché de la sécurité offre un profit immédiat aux courtiers de l'angoisse et de ses prophylaxies policières et pharmaceutiques. Il a pour lui les frayeurs ancestrales sans cesse rhabillées de neuf. Rien ne le ruinera si ce n'est un bouleversement des mentalités et des murs capable de lever l'interdit que l'économie a promulgué sur la jouissance, au nom du travail prédateur, la vouant aux transes de la culpabilité et aux épouvantes de la transgression.

La peur naît du mécanisme qui économise l'homme et l'empêche de vivre. Elle n'a jamais cessé de repeindre le monde à la couleur des paniques en vogue selon les époques.

La belle justice que de sévir contre les malfaisants de quartiers et de banlieues, tandis que, sous couvert de mandat politique ou administratif, les malfrats nationaux et internationaux dévalisent les fonds publics, pillent les budgets, vandalisent l'environnement, détruisent les moyens de production, raréfient les biens de subsistance, menacent la santé, attendent à la joie de vivre et, frappant d'ostracisme les quelques juges intègres résolus à leur demander des comptes, misent sur un accroissement de la violence policière pour enrayer une criminalité tacitement encouragée.

Les affrontements entre factions – nations, ethnies, clans, tribus, gangs, lobbies – obstruent les chemins de la solidarité humaine pour mieux frayer la voie à la libre circulation de l'argent salvateur. La politique du chaos renvoie l'affairisme à son essence mafieuse où seule importe la menace d'exécution, dont le sursis fait l'objet d'un profitable marchandage.

Le danger réside-t-il moins dans l'effondrement du capitalisme financier que dans le réflexe de mort qu'elle risque d'enclencher chez ceux qui ne conçoivent d'autre existence qu'économisée jusqu'à la moelle.

Le fétichisme de l'argent implique un renoncement à soi qui relève du puritanisme. Qu'il soit protestant, musulman ou athée, religieux ou idéologique, le reniement de la vie n'engendre que des comportements criminels et aberrants.

Jamais l'histoire n'a permis de porter un regard aussi pénétrant sur le sort inhumain qui nous est réservé, jamais une telle lucidité ne s'est autant aveuglée sur notre chance de le révoquer.

La pensée révolutionnaire, qui prétendait hier s'ériger en fer de lance du prolétariat, n'a jamais fait que reproduire la vieille dictature de l'esprit sur le corps. La séparation entre le langage des idées et l'expression du désir de vivre n'a cessé de s'accroître avec l'omniprésence d'une mise en scène où l'individu et la société perdent leur valeur d'usage au profit d'une valeur d'échange qui les représente sur le marché et, leur ôtant leur réalité vécue, leur prête une réalité lucrative. La marchandise à visage humain tend à se substituer à l'individu concret dans le même temps que les fluctuations de la masse monétaire virtuelle déterminent le cours chaotique du monde.

Le territoire de la vie quotidienne à libérer est la seule base à partir de laquelle la lutte peut être menée contre l'économie d'exploitation. Or il reste pour les contestataires du despotisme multinational une terra incognita absolue.

Le militant incarne douloureusement cette séparation de la fonction intellectuelle et de la fonction manuelle qui caractérise le travail. Il met son corps au service de l'esprit. Il s'économise et attend d'une émancipation transcendante qu'elle le libère de l'économie. Quoi d'étonnant à ce qu'il virevolte si spontanément de l'indignation pacifique aux frénésies de l'impuissance.

Il dénonce les impostures de l'esprit célébrant les bienfaits du clientélisme économique, mais l'esprit de résistance et d'insoumission, qui l'anime, relève de la même imposture. Il se prend au piège des pièges qu'il prétend déjouer. Il n'est pas de mines antipersonnelles, essaimées par la bureaucratie affairiste, sur lesquelles il ne saute à pieds joints.

Une mutilation de plus ne modifie pas substantiellement le handicap qu'il s'inflige.

Sa profession de foi implique la croyance aux symboles, qu'il manipule sans s'aviser à quel point il est manipulé par eux.

La lutte pour la souveraineté de la vie annule tous les autres combats.

Quiconque s'identifie à un territoire, à une religion, à une croyance, à une idéologie, à une ethnie, à une langue, à une mode, à une couleur ne fait que se dépouiller de sa singularité, de sa vraie et inépuisable richesse, de ce qu'il possède en lui de plus vivant et de plus humain.

Le jeu des analogies est ouvert et libre, il opère des rapprochements qui n'engagent que la sensibilité subjective. L'analogie appartient au langage du corps, elle est le mode d'expression de ce que Groddeck appelle le « ça ». Et, en tant que telle, elle constitue le noyau dissolvant de l'esprit qui l'a transcendée en symbole dans le mouvement même où la transformation de la force de vie en force de travail piaçait la terre sous la coupe d'un pouvoir céleste.

Parce qu'il porte la trace de la conscience arrachée au corps et à la terre, le symbole garde le souvenir récurrent d'un sacrifice originel, celui de la vitalité de l'homme offerte en holocauste au travail de la glèbe, celui qui démembré et dévore le vivant.

Par le symbole, le sacrifice du corps mis au travail s'exalte rituellement dans la tragédie de la vie individuelle sacrifiée à la survie de l'espèce. Et c'est à la marchandise salvatrice – à la valeur d'échange – qu'est dédié oblativement le supplice de la chair.

La ruine des idéologies politiques a mis à nu la secrète incitation qui accordait à tant de héros, de martyrs et d'imbéciles l'enviable sort de périr pour la patrie, la religion, la liberté, le parti ou la révolution. Le réflexe de mort sévit dorénavant sans prétexte ni alibi.

Il infeste aussi bien les défenseurs de la vie et de l'environnement que les gestionnaires du pillage planétaire. Il hante le militant, sacrifiant son existence quotidienne pour l'improbable salut de l'humanité, et il gouverne l'agioteur frénétique besognant sur les marchés de la dernière heure, où le vieux capitalisme débite à intérêt son anéantissement programmé.

L'attente d'un krach boursier prête au monde de la spéculation financière une tonalité apocalyptique propre à surévaluer les profits à court terme. Plus la vie est cotée en Bourse, plus elle se vide de sa substance, plus elle rapporte. Il en résulte un grand désarroi et un immense désespoir.

Nous sommes dans une économie à l'agonie qui s'enrichit en vendant sa charogne. Et tout ce que les contestataires trouvent à faire, c'est de se boucher le nez et d'acheter.

Si la flambée contestataire continue de céder au désarroi qu'instille, chez l'individu et au sein des collectivités, l'obédience au fétichisme de l'argent et au totalitarisme financier qui dévaste la planète, corrompt les mentalités et pervertit les désirs, elle se détruira par implosion dans la droite ligne du système qu'elle combat. Si elle tarde à miser sur l'émergence d'une nouvelle société pour attiser la flamme de vie et les embrasements de la création, elle succombera aux

miasmes protectionnistes dont elle croit se prémunir en se retranchant dans la coquille de la critique intellectuelle.

Il est temps de nous désengager des combats douteux qui profitent à nos ennemis. Nous n'avons ni à entrer dans les guerres de gangs planétaires ni à nous laisser conquérir par les marchés de l'angoisse, de l'insécurité, de la peur, où nous paierons de plus en plus pour nous sentir de plus en plus mal.

Il est temps de faire fond sur une réalité autre : la nôtre, celle de nos désirs, de notre volonté de vivre, de notre aspiration à une terre de beauté et de fécondité.

Ce qui va chasser « le grossier et pesant air d'une si malfaisante saison » résultera d'une alliance entre l'intelligence sensible des individus et la recherche d'un bonheur quotidien. La mise en œuvre d'une société solidaire s'inscrit aujourd'hui dans le bouleversement des mentalités et des murs que suscite un dynamisme capitaliste prêt à dépasser le stade archaïque d'une économie enlisée dans la gestion de sa faillite.

Cessons d'ignorer ce qui se passe sous nos yeux : une révolution est en train de s'opérer, elle prône le retour à la valeur d'usage, le développement des énergies renouvelables, la fécondité naturelle des terres et des océans, la fin du travail servile et le règne de l'inventivité. Ce n'est ni plus ni moins qu'une révolution économique, elle tentera de nous gruger en se servant comme d'un appât de la marchandise rénovée. A nous de la dépasser en instaurant la gratuité de la vie.

A force de coller au cadavre pour en dénoncer la dégradation progressive, la conscience du monde pourrissant nourrit les larves d'une pensée morte.

L'abstraction n'est que ce vieil esprit céleste qui nous arrache à la terre et à la vie.

L'essor d'une agriculture renaturée, la fin de l'industrie nucléaire, la mise en œuvre d'énergies inépuisables, l'abandon prévisible de la production pétrochimique, le développement d'un consumérisme critique, délaissant les produits et les services inutiles ou nuisibles au profit de biens mieux accordés à la vie que révèle le versant secret de l'existence quotidienne, forment un terrain où germent les idées les plus radicales de la révolution, encore méconnue, de Mai 1968 : la création supprime le travail ; la volonté de vivre mine la volonté de puissance ; la jouissance de soi et de la terre révoque l'exploitation, la prédation appropriative, le sacrifice et le renoncement.

La qualité des choses n'est qu'un leurre si elle n'émane pas de la qualité des êtres. Nous ne voulons plus que la liberté marchande détermine la liberté des hommes, nous voulons que le libre usage de la vie abolisse la valeur d'échange sous toutes ses formes.

Le combat pour la vie implique le passage de la résistance civile et de la désobéissance passive à la création collective de nouvelles relations sociales. La conscience citoyenne n'échappera pas aux archaïsmes du vieux monde si elle n'amorce son dépassement dans un projet où le bonheur de chacun soit garant du bonheur de tous.

Notre tâche est d'émanciper l'humain de toutes les formes d'économie fondées sur l'exploitation de la nature et de l'homme par l'homme, de le dégager de la cangue lucrative qui l'étouffe, de fonder des territoires enfin libérés de l'emprise du totalitarisme marchand, parce que là s'ébauche une véritable reconstruction sociale. C'est pourquoi tout ce qui s'entreprind localement doit être pensé selon une perspective globale.

Proclamer que nous refusons l'inhumanité, le meurtre, la barbarie, la cruauté, que nous bannissons le mépris de la femme, de l'enfant et, partant, de l'homme, que nous rejetons la violence oppressive, qu'elle soit celle d'un lobby international, d'une faction politique ou de malfrats de quartier, c'est mettre en place des situations qui en interdisent la présence ou le retour.

La crise de la politique, spécialisée dans la gestion de la faillite sociale, est le reflet de la crise inhérente à une économie qui n'investit plus dans la production des secteurs vitaux, ferme les usines, démantèle les services publics et, se consacrant principalement à la spéculation boursière, ne vise plus qu'à arracher, au coup par coup, des bénéfices gagés sur le néant. Si nous ne voulons pas sombrer dans le sillage d'une démocratie parlementaire gangrenée

par la corruption, rongée par le clientélisme démagogique, aveuglée par le profit à court terme, il est temps de pratiquer une politique de proximité dont l'amélioration de la vie quotidienne soit la préoccupation majeure.

La démocratie directe doit être le dépassement de la démocratie parlementaire. Elle marquera, avec l'avènement de nouvelles valeurs, la prééminence de l'intelligence sensible et de la réflexion personnelle sur l'esprit grégaire, la loi du clan, la mystique de l'appartenance à un groupe, la dépendance clientéliste, l'obéissance à un pouvoir suprême. La foule est un monstre décervelé que la conscience humaine de quelques-uns suffit à abattre.

L'exercice de la démocratie directe implique le principe : l'humain prime le nombre.

La mathématique appelée à trancher dans le vif des décisions politiques n'a que trop tendance à transformer chacun en élément statistique, à en faire l'objet aveugle d'une comptabilité providentielle, qui finit toujours par régir le malheur.

Nous ne savons que trop comment la crétinisation quantitative sait se revendiquer de la démocratie pour l'écraser sous les pires dictatures ou en faire le repaire des intérêts privés.

Aux grandes assemblées, propices à l'esprit grégaire et à la manipulation démagogique, on préférera une multiplicité de collectivités locales, de petites structures sociales fédérées, où la connaissance des êtres et des choses cultive une sensibilité indispensable à la qualité et à l'affinement des relations humaines.

Partout où la radicalité vécue constitue l'élément fondamental, les analyses, les méthodes, les pratiques visant localement à l'amélioration de l'existence quotidienne et de son environnement atteignent à une dimension internationale en raison de leur importance qualitative.

Le monde est à nous, prenons-le, multiplions les territoires libérés de l'emprise marchande ! Que cette vie soit la nôtre et que soit à jamais inaliénable le plaisir de la construire selon nos désirs.

Créer les situations qui proscrivent la destruction de l'homme et de son environnement, c'est commencer par propager la conscience de notre richesse créative, c'est miser sur le désir d'une vraie vie pour abolir les vieux réflexes qui nous assujettissent aux mécanismes de la concurrence, de la compétition, de la force, de la ruse, de l'échange, du sacrifice, de la culpabilité. Car la victoire de l'économie totalitaire repose sur le harcèlement de l'homme économisé, comme le parti de la mort et de la haine rallie ceux qui renoncent à aimer la vie.

Ne permettez plus que les hommes politiques stigmatisent l'insupportable violence faite aux individus alors qu'ils la suscitent sciemment, dès l'enfance, vulgarisant, au nom de la rentabilité, un élevage concentrationnaire où, parqués de vingt-cinq à trente par classe, les écoliers se trouvent crétinisés par les principes de compétition et de concurrence, soumis aux Lois de la prédation, initiés au fétichisme de l'argent, confits dans la peur de l'échec, infestés par l'arrivisme, livrés à des fonctionnaires amers et mal payés, moins enclins à nourrir la curiosité des jeunes générations qu'à se venger sur elles de leurs infortunes.

Dire non à l'agressivité et à la violence, ce n'est pas s'enfermer dans le cercle où la peur hystérique réclame la terreur répressive, c'est d'abord apprendre à lutter, sur le terrain de la survie quotidienne, c'est se battre, avec les armes du savoir, de la création, du jeu, de la gratuité, de la solidarité, contre la misère matérielle et psychologique, l'exclusion, la désolation et ce vide de soi qui nourrit la rage de détruire en se détruisant.

Décourager les hommes de devenir plus humains les a toujours embauchés dans les besognes de la haine et de la barbarie. C'est dès l'enfance qu'il faut en finir avec les comportements de prédation qu'encourage partout l'incitation à consommer, à gagner plus, à s'exprimer en termes de concurrence, de compétition, de rentabilité.

Il appartient aux comités de quartiers et aux associations citoyennes de propager les principes de la démocratie directe en pratiquant une approche humaine des problèmes sociaux et psychologiques.

La reconstruction environnementale implique la reconquête du territoire par une population se libérant de ses réflexes de peur et de prédation, osant être présente non pour réprimer la délinquance mais pour la dissuader de s'exercer, développant la conscience d'une ingénierie solidaire disposée à ne tolérer aucune agression.

Ce qui est entrepris au nom de la rentabilité mérite d'être détourné en faveur du vivant. Tout projet qui a pour but d'améliorer la vie quotidienne a le droit de prélever sur l'argent parasite le financement nécessaire à sa mise en œuvre. L'argent appartient à ceux qui en découvrent l'usage en créant plus de progrès humain, non à ceux qui l'échangent en produisant plus de profit. Il faut prélever sur une masse financière, acquise par escroquerie du bien public, de quoi assurer à chaque citoyen, dès l'âge de dix-huit ans, une allocation de subsistance qui lève l'antique malédiction d'avoir à perdre la vie pour la gagner.

Créer des conditions favorables au bonheur de chacun dévaluera et abolira l'argent de facto. Il n'est si longue route qui ne possède son raccourci. Il n'y faut que de l'invention.

Le vieux monde s'écroule autour de nous. Nous n'avons d'autre choix que de reconnaître, d'explorer et de créer le monde nouveau qui se dégage des décombres de l'ancien.

Notre seule richesse est la vie, une vie sans cesse affinée par le progrès de la sensibilité et de l'intelligence humaines. Elle nous est donnée sans réserve, sans contrepartie. Nous n'avons ni à la sacrifier ni à la rembourser au prix courant de l'infortune. Notre combat n'est plus de survivre dans une société de prédateurs mais de vivre parmi les vivants.

L'être humain n'est ni une proie ni un prédateur. Assurer la primauté de la vie sur l'économie, c'est opposer un non ferme et définitif à toute forme de prédation en apprenant à vivre au lieu d'apprendre à tuer, à réprimer, à exploiter.

Rien n'est plus important que de nous prémunir et de prémunir l'enfant contre la manipulation du vivant par l'économie. Nous n'insisterons jamais assez sur l'importance de promouvoir un enseignement qui brise le cercle vicieux du refoulement et du dévouement, de la tyrannie et du laxisme, du mérite et du démerite, du mépris de soi et des autres. La véritable sécurité d'existence commence où finit la loi du plus fort et du plus rusé.

C'en est assez de cette existence de chacal en quête de charogne et d'espérance. Nous voulons créer un style de vie qui privilégie à tout âge les jeux d'apprentissage, la créativité, l'émulation, la curiosité, l'imagination, la passion de la découverte, l'ouverture à soi et à ses semblables, l'éveil au corps en tant que lieu de jouissance, l'invention du merveilleux, frappant ainsi de désuétude le fétichisme de l'argent, le travail, la cupidité, la volonté de puissance, la combine, la manipulation, la compétition, la concurrence, le calcul, l'agressivité, le repli caractériel, la frime, l'exclusion, la séparation, la culpabilité, le sacrifice, la dépendance, le clientelisme, le grégairisme, l'identification à un clan ou à une image de marque.

L'être humain n'est ni l'ange ni la bête accouplés depuis des siècles pour frayer, à travers les frontières indistinctes d'une éthique versatile, les routes de l'appropriation et de l'esprit prédateur. En finir avec le corps séparé de ses impulsions vitales et voué à se déborder dans la violence suicidaire, c'est apprendre, dès le plus jeune âge, à accepter ses pulsions animales, non pour les assouvir, mais pour les affiner, pour les humaniser.

Conforter partout la volonté de vivre et miser sur sa violence plutôt que sur la violence du réflexe de mort, tels sont le critère et la garantie d'un véritable progrès humain. La perspective répressive ne fait qu'aviver les blessures de la sensibilité, d'où suintent la barbarie et le macabre cortège des douleurs subies et infligées. Il ne s'agit pas d'interdire ce qui nous interdit de vivre, il s'agit de fortifier le potentiel de vie qui est en nous, de restaurer cette énergie vivante que la civilisation de l'avoir a corrompue pendant des millénaires.

Pour faire du bonheur une pratique quotidienne, nous avons besoin moins d'audace que d'une irrépressible confiance en nos propres richesses. Le créateur qui sommeille en chacun aspire secrètement à s'ébrouer de l'opinion, véhiculée de génération en génération par les religions et les idéologies, selon laquelle l'homme est une chétive créature, incapable de rien entreprendre et soutenir, qui ne la rende plus misérable encore.

Enfermé dans la quotidienne malédiction dont l'accable l'économie dominante, le bonheur est sans doute l'inclination la plus naturelle et donc la plus difficile à revendiquer et à parfaire. Mais il offre le privilège de ne tuer jamais. Son obstination à ne reculer que pour mieux assurer sa prise dessine les lignes d'une force irrépressible et affermit la violence même d'une vie qui, une fois adonnée à sa propre création, atteint à une telle passion qu'elle dénoue l'enlacement de la mort et abandonne les puissances de destruction à leur dissolution spontanée.